

gneur, faites que ma dernière Communion ressemble à la première! Qu'elle soit, elle aussi, toute lumineuse de foi, toute suave de confiance, toute ardente de charité!

J'ai toujours cru fermement que ma première Communion avait été la bénédiction de ma vie.

GÉNÉRAL DE SONIS.



CHAPITRE XVII

LA COMMUNION PASCALE

*Aruit cor meum quia
oblitus sum comedere
panem meum.*

Mon cœur s'est desséché parce que j'ai oublié de manger mon pain.

(Ps. LXI, 5).

On raconte qu'un mobile de la Bretagne avait été, en 1870, emmené captif sur la terre étrangère. Le froid, la misère, le chagrin que lui causaient les défaites de la patrie, par dessus tout ce mal terrible qu'on appelle le « mal du pays », le jetèrent dans une maladie de langueur qui eut bien vite raison de ses forces. Les soins et les remèdes restaient sans effet; son état allait empirant; il descendait à grands pas vers la tombe. Son vieux père, sans nouvelles, le croyait mort, quand arrive une lettre annonçant la maladie de son fils et disant que l'unique remède serait la visite de quelqu'un de la famille. Le vieillard se redresse, et, malgré ses 70 ans, il part. Après mille fatigues et mille difficultés, il arrive auprès de son enfant. Celui-ci est si faible qu'il ne reconnaît pas son père.

Cependant les larmes glacées du vieillard, en tombant sur ses joues amaigries, finissent par le tirer de sa léthargie. Il ouvre les yeux, et dès qu'il a vu son père, avant toute autre parole : « Père, s'écrie-t-il, donnez-moi du pain de chez nous ! » Il restait au vieillard une miche de pain de Bretagne ; il en donne à son enfant ; celui-ci le saisit et le mange avec avidité, en s'écriant avec une sorte d'ivresse : « C'est du pain de chez nous ! » Quelques jours après il était guéri (1). — Nous aussi, nous nous mourons trop souvent de langueur, usés par le feu des passions, par le contact du monde, par les assauts du démon, par les coups de la mauvaise fortune. Heureusement que nous avons *le pain de chez nous*, le pain du ciel, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est fait dans l'Eucharistie notre nourriture et qui a dit ces consolantes paroles : « Celui qui me mange, au banquet sacré, vivra par moi ! » L'Église connaît nos misères et le moyen infaillible d'y remédier. Aussi bien, dans nos fatigues, dans nos lassitudes, dans nos tentations, dans nos épreuves, elle nous montre l'Eucharistie et nous dit : Prenez et mangez ! Que dis-je ? Elle nous fait une loi rigoureuse de ce souverain remède, qu'elle formule ainsi :

« Ton Créateur tu recevras
« Au moins à Pâques humblement. »

Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui un si grand nombre de chrétiens, moins par hostilité que par ignorance, habitude de l'abstention, entraînement du mauvais exemple, méconnaissent les fortifiantes énergies du

(1) *Le Très Saint Sacrement*, 4^e année, p. 536.

pain divin ? S'appuyant sur les prétextes les plus frivoles, ils oublient le devoir pascal, ils tombent dans le découragement, dans la mort spirituelle, *aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum*. C'est à ces chrétiens oublieux que s'adresse ce discours ; puisse-t-il ouvrir les yeux, ne serait-ce qu'à un seul d'entre eux !

I

« Un homme, dit Notre-Seigneur, fit un jour un grand festin, auquel il invita un grand nombre de convives. Et à l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt. Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et il faut nécessairement que j'aille la voir ; je vous supplie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les essayer ; je vous supplie de m'excuser. Et un autre dit : J'ai pris une épouse et je ne puis venir. Le serviteur étant de retour, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille se mit en colère et dit à son serviteur : Vas promptement dans les places et dans les rues de la ville et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Et le serviteur dit : Seigneur, ce que vous avez commandé est exécuté, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse, car je vous assure qu'aucun des hommes que j'ai conviés ne prendra part à mon festin (1).

(1) Luc, XIV.

Voilà une vivante peinture des miséricordieuses bontés de notre Dieu dans l'Eucharistie et des prodigieuses ingrattitudes des hommes ! Combien il en est qui sont aveuglés et sans cœur, et qui, à l'exemple des invités de l'Évangile, mettent en avant les prétextes les plus futiles pour se dérober au devoir pascal !

I. On dit : « Je ne fais point mes Pâques, mais je n'en suis pas moins chrétien ; cet acte n'est point absolument nécessaire. » Erreur ! Il est au contraire absolument obligatoire de communier. C'est la volonté de Dieu, c'est la loi la plus formelle de l'Église, sanctionnée même par les peines les plus sévères. On ne peut y contrevenir sans se rendre coupable de péché grave, et sans mériter les peines de l'enfer, malgré toutes les plus brillantes vertus et les plus belles apparences de religion. « Prenez et mangez », a dit Notre-Seigneur à ses apôtres, en instituant la sainte Eucharistie. « En vérité, en vérité je vous l'affirme, a-t-il déclaré dans une autre circonstance, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Eh quoi ! Notre-Seigneur, le Verbe incarné, se renferme sous les apparences du pain et du vin, il demeure avec nous, il s'offre à nous, et il nous serait facultatif de le recevoir ! Il serait loisible à l'homme de n'opposer qu'un refus dédaigneux à ces avances de la miséricorde divine ! Un caprice de la créature suffirait pour rendre inutiles des bienfaits qui ont coûté si cher au Créateur ! Ce serait faire injure à Dieu que de le supposer. Il n'aurait plus aucun souci de sa dignité, s'il tolérait à ce point le mépris de ses dons les plus précieux. Quand Dieu se donne, le respect qu'il doit à sa majesté souveraine lui commande de nous obliger à le recevoir. Et c'est surtout quand il s'agit du précepte eucharistique que se vérifie la pa-

role de l'Apôtre : « En vain observe-t-on la loi tout entière, si on la viole en un point, on est coupable de toute la loi. » Si vous ne communiez pas, vous pouvez être chrétien, mais hélas ! hélas ! un chrétien digne des flammes de l'enfer !

II. On dit : « Je suis absorbé maintenant par les affaires ; je n'ai pas le temps. Plus tard, plus tard ! » Mais oubliez-vous donc qu'il n'y a qu'une chose nécessaire : que la plus importante affaire, c'est l'affaire du salut ; que le grand moyen de faire son salut, c'est de participer dignement aux mystères sacrés qui donnent lumière, force et courage ? Ignorez-vous que le temps est court, que la vie présente n'est qu'une préparation à la vie éternelle ? Ne savez-vous plus la réponse à la première question du catéchisme : « Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen mériter la vie éternelle ? » Ah ! sans doute, il vous est permis d'avoir souci des intérêts temporels ; mais ce ne sont que des intérêts secondaires. Les biens terrestres, vous le savez, on les amasse avec peine, on les possède avec inquiétude, on ne les garde que peu de temps, et on les perd au moment où l'on s'y attend le moins. Travaillez donc, sans délai et sérieusement, à l'acquisition des biens éternels. Ne différez point votre salut. En attendant à demain, peut-être demain ne serait-il plus temps. Accomplissez la loi du Seigneur. Faites vos Pâques cette année. Dites-moi, aurez-vous « un plus tard ? »

III. On dit : « Mais je suis indigne ; j'ai des attaches que je ne puis me décider à rompre ; j'ai entre mes mains le bien d'autrui qu'il me faudrait restituer. » Je vous comprends. Vous êtes franc pour avouer le motif de votre abstention, soyez courageux pour le faire disparaître. Convertissez-vous, n'attendez pas pour rom-

pre vos liens ; ne différez pas pour vous débarrasser d'un bien qui ne vous appartient point. « On ne devient pas meilleur en vieillissant », dit l'Écriture. Les chaînes de la volupté et de l'injustice se font, au contraire, avec le temps, plus lourdes. Malheur à ceux qui les portent, quand la mort vient les frapper ! Combien leur salut est compromis !

IV. On dit : « Ceux qui communient ne valent pas mieux que les autres. » Prenez garde à la généralité de votre affirmation. Vous confondez l'exception avec la règle. Oui, les abus se glissent partout. Judas a vendu son divin Maître pour quelques pièces d'argent. Il peut arriver que certains convives de la Table sainte ne l'estiment même pas à ce prix. Qu'importe ! le baiser du traître n'empêcha pas le divin Rédempteur de monter au Calvaire et de sauver le monde. Malgré les outrages dont les profanateurs cherchent à l'abreuver jusque dans le mystère de son amour, le Dieu de l'Eucharistie fait son œuvre. Il éclaire les esprits des plus vives lumières, il épure les sentiments, il éteint les inimitiés, il retrempe les caractères, il affermit les convictions, il inspire les actes les plus généreux de vertu, il sanctifie, il grandit, il transforme les individus et les peuples (1).

Chrétiens, entendez donc la voix de Jésus et les appels de l'Église. Venez, et en grand nombre ; venez tous, puisque tous vous êtes invités ; venez au banquet eucharistique ; venez remplir le devoir pascal ! Venez sans hésiter, foulant généreusement aux pieds le respect humain : que vous importe le sourire ou la raillerie de l'impie ou du corrompu, quand le Roi de gloire

(1) Cardinal Desprez, Lettre sur le devoir eucharistique.

veut vous honorer ! Venez à la Table sainte, c'est pour vous la suprême grandeur, le plus délicieux bonheur, la force puissante par excellence ! Ah ! chrétiens, il nous faut de la force pour remplir tous nos devoirs, pour satisfaire dignement à nos obligations envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Il faut de la force au jeune homme pour rester chrétien au milieu de la défection générale et tenir la bride serrée aux passions qui l'entraînent aux abîmes. Il faut de la force à l'homme fait, pour demeurer toujours sans reproche devant les hommes et surtout devant sa propre conscience. Il faut de la force à la mère de famille pour être constamment à la hauteur de ses nobles devoirs. Où trouverons-nous cette force ? Je vous le répète : dans l'Eucharistie ! L'Eucharistie est l'aliment des vertus chrétiennes. Sous son action, toutes et surtout l'esprit de sacrifice, prennent un magnifique développement, comme sous l'action du soleil nos campagnes se couvrent de la plus luxuriante végétation. L'Eucharistie : voilà l'explication du dévouement héroïque des martyrs, de la religieuse garde-malade, du missionnaire, et, le dirai-je, du soldat chrétien ! Laissez-moi ici vous rappeler un souvenir patriotique. C'était pendant la guerre de Crimée (1). Un colonel français, dont il n'est point nécessaire de dire le nom, reçoit l'ordre d'enlever une redoute. Il s'élance comme un lion à la tête de son régiment qu'il électrise de sa bravoure. Il reste calme et impassible au milieu des baïonnettes et de la mitraille, comme s'il était à la parade, ou occupé à passer une revue, et il enlève la batterie ennemie qui

(1) *La dévotion à la sainte Eucharistie en exemples*, par le P Huguet, p. 47.

était terriblement défendue. Son général lui crie du milieu de son état-major : Colonel, quel sang-froid ! Où avez-vous puisé un pareil calme en face d'un danger si imminent ? — Mon général, répond le colonel avec une simplicité sublime, J'AI COMMUNIÉ CE MATIN ! Et tout le monde d'applaudir. — Oui ! l'Eucharistie est le sacrement de la force, et je l'affirme sans crainte d'être démenti, celui-là est le meilleur époux, le meilleur fils, le meilleur citoyen qui communie le mieux et le plus souvent ! Venez donc, au temps pascal, vous renouveler dans la force chrétienne !

II

Mais avant de s'asseoir au banquet eucharistique, il faut s'agenouiller au tribunal de la pénitence.

Oh ! frères bien-aimés, ne redoutez point la confession. C'est une des inventions les plus miséricordieuses de la bonté de Dieu. Dire ses fautes est l'une des nécessités les plus impérieuses de l'âme humaine. Le coupable a besoin de décharger son cœur dans le cœur d'un ami. Jésus-Christ n'a fait qu'enrichir de sa grâce, et élever à la dignité de sacrement, cet acte si naturel et si nécessaire. La confession, c'est la piscine probatique où l'âme est guérie, et sûrement, et toutes les fois qu'elle le désire, de toutes ses infirmités. La confession, c'est le sanctuaire de la réhabilitation ; celui qui est à charge à lui-même à cause de son indignité, y dépose le fardeau de ses misères, et relève la tête avec confiance parce qu'il sait que Dieu a oublié son passé coupable. La confession, c'est la source des conseils les plus désintéressés, des encouragements les plus pater-

nels et des consolations les plus fortifiantes ; celui qui reçoit nos confidences est un ami véritable qui ne veut que notre bien et qui a la sollicitude la plus vive de nos intérêts. La confession, c'est le frein des passions, l'apaisement des douleurs, l'excitation aux plus nobles vertus. La confession, c'est le tribunal des souveraines miséricordes. Dans les tribunaux de la terre tout se passe au grand jour, les débats sont publics et retentissants, et, le plus souvent, la sentence portée est une sentence de condamnation qui impose des peines afflictives et infamantes : ici tout se passe dans le secret le plus profond ; jamais le prêtre n'ouvrira la bouche sur ce qu'il a entendu au tribunal sacré ; s'il prononce une sentence, c'est toujours une sentence de pardon ; le pécheur contrit dit : « J'ai péché » ; et le ministre de Dieu répond : « Je vous pardonne » ; et, quels que soient les crimes, si le repentir est sincère, les crimes seront effacés et oubliés par Dieu lui-même. La confession enfin, c'est le principe des joies les plus suaves et des douceurs les plus ineffables.

Venez donc au tribunal sacré, frères bien-aimés. Cette démarche dont le monde et le démon font un épouvantail est extrêmement facile. Venez, il n'y a que le premier pas qui coûte ! Venez vous agenouiller aux pieds du prêtre que vous aurez choisi, auprès duquel, n'en doutez pas, vous trouverez tendresse, compassion et respect pour votre âme. Venez faire l'aveu de vos misères avec un cœur humble, contrit, et décidé à changer de vie. Et, de la part de Dieu, le prêtre vous pardonnera, et vous goûterez une paix indicible qui sera un avant-goût des cieux !

Puisque rien n'est si puissant que les exemples pour persuader, je veux en terminant vous redire un trait qui résume et met admirablement en relief mes exhor-

tations. En 1853, l'illustre peintre de batailles, Horace Vernet, était venu revoir l'Afrique. Dans une partie de chasse, il vint visiter la Trappe de Staouëli. L'abbé du monastère, le R. P. François Régis, lui servit de guide. La visite terminée, on continua la promenade dans la campagne. Le grand artiste avait pris le bras du Religieux, et peu à peu, s'ouvrant à la confiance, lui dévoilait les préoccupations douloureuses qui agitaient son cœur. François Régis l'écoutait avec une admiration mêlée d'étonnement, quand la pensée lui vint d'user discrètement de la confiance de son nouvel ami pour le bien de son âme. — « Monsieur, lui dit-il tout à coup, nous sommes à la veille du dimanche des Rameaux; vous avez déjà fait les deux tiers de ce qu'on a coutume de faire à cette époque de l'année. Il ne vous reste plus qu'à vous incliner pour dire : *Bénissez-moi, mon Père!* » La brusquerie de ce dénouement ne devait pas déplaire à Vernet, dont l'imagination prompte et le caractère résolu s'accommodaient peu des prudentes transitions de la timidité. « Eh bien ! mon Père, répondit-il, avec une simplicité d'enfant, si vous le voulez, j'y consens. » — « N'allons pas si vite en besogne, reprit le Père avec une aimable familiarité. Je vous laisse pour ce soir à vos graves pensées et je retourne à mes affaires. »

Le lendemain, Vernet assista à la Messe conventuelle et sortit de l'église tout ému de la solennelle attitude des religieux au chœur, et de la majesté des cérémonies. Après s'être agenouillé aux pieds de son confesseur, il ne songea plus à rentrer à Alger, et accepta avec ravissement la proposition de passer toute la Semaine Sainte à Staouëli, pour se préparer dans la retraite à accomplir son devoir pascal.

A Alger, quand on apprit qu'il vivait à la Trappe

avec toute la régularité d'un religieux, ce ne fut qu'un cri de surprise et d'incrédulité.

Peu préoccupé de l'émotion dont il était la cause involontaire, Horace Vernet se disposait à faire ses Pâques, édifiant les habitants du monastère par son ardente piété.

La veille du grand jour, ne pouvant presque pas croire au bonheur qu'il éprouvait : « Je veux, dit-il au Père Régis, offrir à Dieu tous les *colifichets* que j'ai reçus, et sanctifier ainsi cette vaine gloire de l'homme. »

Sur son ordre, on apporta d'Alger l'écrin qui renfermait les plaques et les croix des divers ordres dont il avait été décoré... Il les étala sur sa poitrine qui en fut couverte, prétendant en faire hommage au Dieu de l'Eucharistie.

Lorsqu'il se leva pour aller communier, des larmes de délicieuse émotion tombaient de ses yeux. Le même soir on lui permit, sur ses instances, de s'asseoir à la table commune à côté du Père Abbé et de prendre part au maigre repas de la communauté.

Il partit ensuite, et, en quittant la maison saintement hospitalière où son cœur avait retrouvé la paix, il dit avec émotion aux religieux qui l'accompagnaient : « Ce jour est le plus beau de ma vie ! »

Mettez toutes les bonnes œuvres du monde contre une Communion bien faite : ce sera comme un grain de poussière devant une montagne.

LE VÉNÉRABLE VIANNEY.

